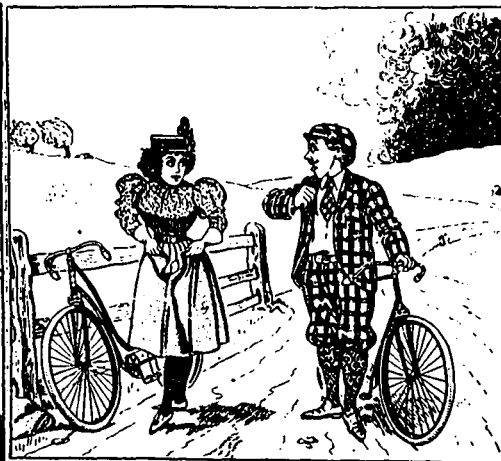


SAUVÉE PAR SES BLOOMERS



I

George. — Ma pauvre Clara, je vois venir sur nous un affreux orage et il n'y a pas de maison ni nul abri, d'ici à au moins trois miles. Vous n'avez qu'un mince corsage et vous attraperez du mal, prenez mon paletot, je vous prie.



II

Clara. — Votre paletot, Georges, vous n'y pensez pas, ce serait vous faire tremper jusqu'aux os. Attendez une seconde et je vais arranger ça.



III

MORALITÉ

Ce qui prouve qu'avec de la présence d'esprit, une jupe imperméable et des bloomers on vient à bout de tout, même d'un gros orage.

M. Lampsons, fournisseur du port. Mais quelques mois après, l'honorable négociant faisait venir chez lui Adrian Michielson et lui disait :

« Votre fils est un incorrigible garnement. Il n'y a rien à en faire. Embarquez-le. »

— Je ne demanderais pas mieux, dit le brasseur en se grattant la tête, mais sa mère a peur s'il va à la mer qu'il ne se noie.

— Eh bien, répondit Lampsons, il vaut mieux qu'il finisse ainsi que pendu, ce qui ne peut manquer de lui arriver s'il reste en ce pays. J'ai un de mes navires qui part la semaine prochaine pour les Grandes Indes. Votre fils y aura place comme mousse et les coups de garçonne le mettront vite à la raison. Réfléchissez à ma proposition...

Le résultat des réflexions du père Adrian Michielson fut que Michel s'embarqua le 25 décembre 1618 comme mousse sur le navire de maître Lampsen. Que devint ce mauvais garnement ?... Il devint l'illustre amiral hollandais Michel Adrianzon De Ruyter et Flessingue conserve avec orgueil le souvenir de la fameuse ascension du clocher, qui fut l'origine de cette glorieuse carrière.

B. DIXON.

OCTOBRE

Les frimas, les autans ont secoué leurs têtes,
Ils mugissent déjà fatigués de sommeil,
S'avancent lentement, préparant des tempêtes
Pour chasser les beaux jours et leur roi le "Soleil"
Les feuilles lentement se détachent des arbres,
Dans un suprême élan elles volent encore.
Les rameaux des buissons tout blancs comme des marbres,
Se sont raidis soudain... Adieu, bel âge d'or !
Le saule aux longs cheveux étendant sa ramure
Vers sa source qui dort, tout près, sous le gazon,
Cherche à la protéger d'un manteau de verdure
Contre les longs efforts du cruel Aquilon.

HENRY VERDUN.

INSTANTANÉS PARISIENS

I — PASTEL

A l'avant-train de la petite bagnole qui supporte l'orgue de Barbarie, l'enfant dort dans un moise d'osier, sur une paillasse de chiffons, sous une courteline en mauvaise sparterie. C'est une fillette rousse, une gosse-line de gueux, qui a l'air d'une infante. Ses cheveux créponnés semblent des vrilles d'acajou. Sa frimousse si blanche, avec ses joues si crûment enluminées de vermillon, fait tout de suite penser à deux roses rouges tombées dans un fromage à la crème. La lacs de ses veines est finement tracé sur sa peau comme avec la pointe délicate d'un crayon d'azur. Toutes ces nuances se fondent et s'estompent dans le demi-jour de la barcelonnette. Mais le jaune clair et menu des taches de rousseur est la note dominante. On dirait qu'un fantaisiste japonais, pour rehausser ce pastel en ailes de papillon, a soufflé sur la figure un nuage de poudre d'or.

JEAN RICHPIN.

SA RECONNAISSANCE

Isaac (à celui qui venait de le retirer de la rivière où il se noyait). — Gue te regonnaissance, mon ger ami. Chamais che ne fous ouplierai dant gue che lifrai. Fenez à mon macassin guand fous foudrez et che fous laisserai brentre n'imbordo guoi aussi pon margé gu'au bremier fenu.

UN HÉROS

Baptiste. — Oui, Joë, j'ai sauvé, hier soir, la vie à Mlle Patachon.

Joë. — Vraiment ! Et comment cela ?

Baptiste. — Je l'avais demandé en mariage et elle m'avait répondu qu'elle préférerait la mort qu'à devenir ma femme.

Joë. — Et alors ?...

Baptiste. — Alors, hier soir, je suis allé lui dire que je me retirais.

COMMENT ON BATIT UNE ÉGLISE

Dans les environs de Calais, on trouve un gros village ; il est situé sur le bord de la mer et habité par des pêcheurs, pauvres gens qui vivent de leur travail. Ils consultèrent un employé de la marine, homme au cœur vraiment chrétien et aux sentiments nobles et élevés. « Mes amis, leur dit-il, voulez vous une église ? Il est possible d'en avoir une et dans peu. Ecoutez : chaque bateau mettra de côté un poisson, ce sera le poisson du bon Dieu ; puis ces poissons réunis seront vendus au profit de votre église. Commencez dès aujourd'hui, et dans peu vous poserez la première pierre. » Le conseil fut suivi et parfaitement pratiqué. Dans la ville, on se disputait les poissons du bon Dieu : ils étaient toujours bien vendus.

On raconta ces faits à l'empereur Napoléon III, lors de son voyage à Calais. Il en fut si touché, qu'il ajouta : « Je veux aussi donner mon petit poisson ; » et le poisson était un billet de mille francs. L'église est bâtie, grâce aux poissons du bon Dieu ; ce n'est pas un monument, mais elle est très convenable.

PAS UN MONSIEUR

Un bourgeois qui avait quelques réparations à faire à sa maison, la visita avec son entrepreneur qu'il invita ensuite à venir dîner avec lui. Le petit Charles qui était assis au bout de la table et ne cessait de parler fut interpellé par son père.

— Allons, Charles, tais-toi, je t'en prie ; c'est vilain un petit garçon bavard et le monsieur ira dire partout que tu n'es pas bien élevé.

— Celui-là, fit le petit Charles, c'est pas un monsieur, il mange avec son couteau.

TRÈS DANGEREUX

Mlle Rosine. — On me disait tantôt qu'il est dangereux de s'embrasser. C'est absurde ! Quelle est donc la maladie qui peut s'attrapper en s'embrassant ?

Madame Lapique. — Le mariage, ma chère demoiselle.

DEVINETTE



— Où est donc le mauvais garnement auquel appartient ce cerf-volant ?
— Il doit être bien caché.